
SERMON V.

LA SEULE CHOSE NÉCESSAIRE.

SERMON SUR LUC X, 42.

Une seule chose est nécessaire.

QUELLE vocation, M. F., que celle de l'homme ici-bas ! Placé entre deux éternités dont il s'étonne et s'épouvante, la religion s'offre à lui servir de guide. Elle lui tient le plus magnifique langage : elle lui découvre sa noble origine, ses hautes destinées : elle lui dit qu'émanée de Dieu, son âme doit retourner à Dieu : elle lui promet de l'associer en quelque sorte à la gloire et au bonheur de Dieu même. Mais pour s'assurer cette félicité infinie, il ne lui est donné qu'un instant. Il n'a qu'un jour ; après quoi vient *la nuit pendant laquelle on ne peut travailler* (1).

(1) Jean IX, 4.
Tom. III.

114 LA SEULE CHOSE NÉCESSAIRE.

O comme le prix qui lui est offert réclame toute son attention, toute son ardeur, toutes ses facultés! Comme le soin de l'obtenir doit absorber son âme tout entière! Et cependant, ô folie! semblable à l'enfant qui s'amuse à cueillir la fleur qu'il aperçoit, à poursuivre le papillon qui voltige, et dont les plus grands intérêts ne peuvent fixer la légèreté, il s'occupe de toute autre chose que de sa grande vocation : il y travaille négligemment, et par intervalles; il en perd quelquefois jusqu'au souvenir.

Alors encore la religion vient à son secours. Elle le rappelle à lui-même; elle lui crie : *Une seule chose est nécessaire.* Telle est la grande leçon que le Fils de Dieu nous donne dans notre texte. Il l'adressoit à une femme dont le cœur étoit droit et les intentions pures, mais qui préoccupée de la terre, laissoit échapper des momens précieux pour le salut : *Marthe, Marthe,* lui disoit-il, *vous vous inquiétez, et vous vous embarrassez de plusieurs choses. Cependant, une seule chose est nécessaire.*

Pour vous faire sentir la force et la justesse de la pensée du Sauveur, j'entrerai dans quelques détails. Je dirai qu'il veut nous faire envisager l'affaire du salut :

1.^o Comme la plus excellente, la seule qui soit d'une nécessité suprême, absolue.

LA SUELE CHOSE NECESSAIRE. 115

2.° Comme celle à qui tout doit se rapporter.

3.° Comme celle qui doit l'emporter sur toutes les autres, quand celles-ci se trouvent en opposition avec elle.

Ecoutez-nous, M. F., avec attention, avec docilité; et Dieu veuille bénir notre méditation sur ce sujet le plus important de tous.

I. J'ai dit en premier lieu que l'affaire du salut est la plus excellente, la seule qui soit d'une nécessité suprême, absolue.

Il est divers biens temporels dont nous pouvons faire l'objet de nos recherches, et dont je ne contesterai point la convenance, ou même la nécessité. Il est nécessaire de travailler pour subvenir à nos besoins, pour nous procurer même un certain degré d'aisance qui nous offre les moyens d'élever notre famille, et nous délivre des inquiétudes de l'avenir. Il est nécessaire de nous occuper du soin de rétablir ou de conserver notre santé, ce bien sans lequel on ne peut goûter aucune jouissance, suivre aucune vocation avec exactitude et sécurité, sans lequel on est à charge aux autres, et un fardeau pour soi-même. Il est nécessaire de nous assurer des amis fidèles qui nous dédommagent des fréquentes injustices de la société, nous aident de leurs conseils dans nos perplexités, nous consolent dans

116 LA SEULE CHOSE NÉCESSAIRE.

nos peines par leur sympathie. Il est nécessaire de rechercher l'estime publique qui peut nous protéger contre la calomnie, nous servir de rempart contre la malveillance, nous assurer de la part de nos semblables ces dispositions flatteuses, ces procédés, ces égards auxquels nous sommes si sensibles. Il est nécessaire d'acquérir de bonne heure la connoissance du monde et des hommes, afin de ne pas trop attendre d'eux, de voir leurs torts sans exaspération et sans amertume; afin de n'être jamais, s'il se peut, leur dupe ou leur victime.

Tous ces avantages et d'autres encore sont réels et d'un grand prix; si vous négligez de vous les procurer, vous vous exposez à des inconvéniens fâcheux, peut-être à des chagrins cruels. Mais enfin ils ne sont pas d'une nécessité absolue : on peut exister sans eux : on peut en réparer la perte : cette perte du moins est un mal passager, dont les conséquences ne s'étendent point au delà de cette vie. Placé sur les bords du tombeau, celui qui en fut privé se trouve dans la même situation que celui qui les posséda.

O homme ! Il est une chose plus nécessaire que ces biens. Il est un mal plus grand que leur privation, parce qu'il est infini, irréparable. O homme ! toi qu'anime une âme immortelle, faite

pour une éternité de bonheur ou de misère, si tu la perds cette âme, tu es perdu tout entier. Il faut la sauver ; il faut l'empêcher de périr ; il faut qu'elle ne tombe point dans ce gouffre enflammé qui ne rend jamais sa proie. Voilà la seule chose nécessaire.

Ici je crois entendre quelqu'un de vous s'écrier : voulez-vous donc qu'abandonnant les occupations de notre état, nous laissons tous les soins de la vie pour ne penser qu'au ciel ! Non, M. F., ce n'est point là ce que Jésus nous demande. Sa religion ne prescrit rien d'extrême, rien d'exagéré. Il y a plus ; cette religion dont la sagesse est toute divine, lie les deux époques de notre existence, et fait des soins que l'une exige, le moyen d'assurer notre félicité dans l'autre. Il ne faut pour cela que les prendre ces soins par un motif religieux, d'une manière conforme à la volonté de Dieu. Il faut que la grande affaire du salut soit celle qui règle toutes les autres, et à laquelle tout se rapporte.

II. Et voilà en second lieu ce que Jésus veut nous faire entendre dans mon texte. Suivez donc, M. C. F., vos vocations diverses, mais suivez-les en vue de Dieu ; et c'est ici l'occasion d'appliquer cet admirable passage dont le sens est si profond, et le sentiment si beau : *Soit que*

118 LA SEULE CHOSE NÉCESSAIRE.

vous mangiez , soit que vous buviez , tout ce que vous faites , faites-le pour la gloire de Dieu (1).

Juges , Magistrats , Commerçans , Hommes d'affaires , Hommes de lettres , Artisans , Cultivateurs , occupez-vous avec zèle des devoirs qui vous sont imposés ; mais ne vous proposez pas seulement d'acquérir une considération frivole , une vaine gloire , des jouissances passagères , ou de subvenir aux besoins de cette vie misérable. Ayez à cœur surtout de remplir les vues du Dieu qui vous plaça sur la terre , de faire valoir le talent qu'il vous a confié , de servir la société dont vous faites partie. Ayez à cœur , en observant les devoirs attachés à votre place , *de faire luire votre lumière devant les hommes , de glorifier le Seigneur (2)*. Elevez votre âme par la pensée de cette Puissance suprême avec laquelle vous concourez. Que tout vous ramène à Elle. Si vous tenez en main la balance de la justice , en prononçant sur le sort de vos frères , songez à ce grand jour , où vous-mêmes entendrez de la bouche de votre Juge une sentence irrévocable. Si , livrés aux spéculations du commerce , vous réglez vos comptes , et mettez en ordre vos affaires temporelles , rappelez-vous ces

(1) 1 Cor. XI, 31.

(2) Matt, V, 14.

livres qui s'ouvriront un jour pour vous , et où s'inscrivent toutes vos actions. Soit que vous étudiez les secrets de la nature , soit que vous dirigiez les travaux propres à féconder la terre ; ennoblissez vos méditations et vos soins par la pensée de Celui *dont les perfections se voient comme à l'œil, quand on les considère dans ses ouvrages* (1). Que toutes les situations, toutes les circonstances deviennent pour vous une occasion de l'adorer. Honorez-le par votre confiance dans les perplexités, par votre reconnoissance dans les succès , par votre résignation dans les revers.

Epouses et Mères , remplissez les devoirs que vous imposent des titres si chers ; mais au lieu de vous abandonner aveuglément à une activité inquiète , et toute terrestre , soutenez votre courage , embellissez votre vie par les sentimens et les douces pensées de la foi. Que ces enfans qui vous doivent le jour soient l'objet de votre constante sollicitude ; mais ne vous bornez pas à voir en eux des créatures qui vous seront unies pendant cette courte vie , et dont les succès peuvent flatter votre tendresse ou votre vanité. Ne vous bornez pas à souhaiter pour eux des avantages d'un jour. Envisagez-les comme des

(1) Rom. I, 20.

êtres immortels qui doivent faire votre couronne durant l'éternité. Envisagez-les comme un dépôt précieux et sacré que vous confia le Créateur, et dont il vous demandera compte. Que votre plus chère ambition soit de former en eux des membres utiles à la société, précieux à l'église, et des citoyens pour le ciel.

Jeune homme, entre dans ce monde qui s'ouvre pour toi : portes-y cette énergie, cette ardeur qui semble te garantir le succès de tes entreprises. Exerce tes forces. Développe tes talents. Déploie toutes tes facultés ; mais que le désir qui t'enflamme ne soit pas le désir d'obtenir une vaine célébrité, ou des richesses de boue, le désir de goûter des plaisirs trompeurs, de satisfaire ces passions qui ne te laisseront bientôt que la honte d'avoir porté leurs chaînes, le remords, le sentiment amer de ton avilissement. Que ce soit le noble désir de soutenir la dignité de la nature humaine réhabilitée par Jésus, de servir tes semblables, de te dévouer pour eux à l'exemple de ton Maître, d'honorer ton Créateur, ton Rédempteur, de remporter une palme immortelle.

Serviteurs, occupez-vous avec assiduité des soins de votre état ; mais que ce soit un principe de conscience qui excite vos efforts et non la cu-

pidité, l'intérêt, l'amour-propre dont les calculs sont si souvent trompeurs. Obéissez à vos Maîtres; soyez leur fidèles *comme au Seigneur*. Ayez pour eux cet amour, ce respect filial qui les attachera à votre sort, et que doit vous inspirer l'idée de cette Providence qui vous a placés sous leur protection et soumis à leur autorité.

Ainsi, M. C. F., en remplissant nos vocations particulières, nous remplirons notre grande vocation, et en nous occupant de la terre, il se trouvera que nous aurons travaillé pour le ciel.

Je l'avouerai cependant, il peut y avoir des circonstances où ces deux intérêts sont en opposition; alors c'est sans doute le plus pressant, c'est celui du salut qui doit l'emporter. Tel est enfin le sens des paroles de Jésus.

III. A parler en général, *la piété a les promesses de la vie présente, aussi bien que celles de la vie à venir* (1). Les soins qu'elle nous impose, n'excluent point ceux qu'exigent nos affaires temporelles. Le chrétien s'en occupe avec autant d'exactitude que l'enfant du siècle; peut-être mieux encore, parce qu'il ne connoît ni la passion ni l'indolence; parce qu'il travaille à la fois

(1) 1 Timoth, IV, 8;

122 LA SEULE CHOSE NÉCESSAIRE.

avec courage, avec zèle et liberté d'esprit. En goûtant les joies de la religion, il n'est point étranger à celles de la terre. Tous les biens que ce monde lui offre sont des présens de son Dieu dont il peut jouir sans l'offenser, pourvu que ce soit modérément, et qu'il lui est même ordonné de conserver avec soin. Comme il *cherche premièrement le royaume de Dieu et sa justice*, il peut compter sur les promesses du Seigneur : il peut être certain que tout ce qui lui est nécessaire pour cette vie *lui sera donné par-dessus* (1).

Mais si tel est le bonheur du chrétien dans le cours ordinaire des choses, il est aussi des jours d'épreuve où Dieu semble nous redemander ce que nous tenons de lui. Il est des temps de crise où l'obéissance à ses ordres, la profession de son Evangile peut exiger le sacrifice de notre santé, de notre réputation, de nos biens, de notre liberté, peut-être même de notre vie. Alors, suivant l'expression du Sauveur, il faut *se couper un bras, s'arracher un œil, pour parvenir à la vie* (2). Ainsi dans les premiers âges de l'église on vit ses enfans renoncer à tout ce que la nature chérit, et braver tout ce qu'elle redoute ; mais ce sont là pour nous des temps héroïques : nous

(1) Matt. VI, 33.

(2) Matt. V, 29. 50.

en sommes à une telle distance par les siècles qui se sont écoulés, et surtout par la dégénération de la société chrétienne, qu'il semble, en nous en parlant, qu'on nous entretienne d'être d'une espèce différente de la nôtre.

Cependant, M. F., ces grands exemples se sont renouvelés plus d'une fois. Nous les avons vus se renouveler, il y a peu d'années. Nous avons vu des hommes abandonner le lieu de leur naissance, renoncer à tous les avantages temporels et à la vie même, pour obéir à leur conscience. Dans un temps plus ancien nous trouvons des exemples qui nous touchent de plus près. Genève offre des monumens de ce dévouement généreux. A l'époque de la Réformation, le nombre de ses citoyens s'accrut des martyrs de la foi. Elle vit accourir en foule dans ses murs et sur son territoire, des hommes qui abandonnoient pour Dieu leur terre natale, l'héritage paternel, le sein de leur famille, les liaisons de leur enfance, toutes leurs espérances et toutes les douces habitudes de la patrie ; heureux de leurs sacrifices, heureux de trouver en échange un asile où ils pussent servir librement le Seigneur. Eh ! qui peut nous répondre que ces temps ne reviendront jamais ? Chrétiens foibles et lâches ! que savons-nous si nous ne

124 LA SEULE CHOSE NÉCESSAIRE.

serons point appelés à l'épreuve des forts et des courageux? O Dieu! épargne ces tribulations à ton église; peut-être n'y reste-t-il pas même assez de foi, pour que le souffle des orages pût en rallumer les étincelles.

Mais sans parler de ces temps extraordinaires, il est mille occasions où la fidélité à la loi exige que nous renoncions à quelque avantage temporel; où nous avons intérêt, peut-être un intérêt pressant à violer le précepte, à courber la règle. *Je ne saurois travailler à la terre et j'aurois honte de mendier*, disait l'économe infidèle qui alloit perdre son emploi, et d'après cela il se faisoit une obligation d'attenter aux droits de son maître, pour assurer sa subsistance (1). Malheureux! il eût mieux valu mendier ton pain, déchirer à la sueur de ton front le sein de la terre, te couvrir de haillons, t'épuiser de fatigues, expirer au milieu des campagnes. A l'exemple de cet économe et souvent, hélas! dans des circonstances bien moins pressantes, nous regardons comme une nécessité d'enfreindre les commandemens du Seigneur, parce qu'il y a quelque inconvénient à les observer. Je suis forcé d'entretenir cette liaison, disons-nous. Elle est dange-

(1) Luc XVI, 3.

reuse je le sais; elle me retient dans une habitude criminelle; mais je ne puis la rompre; j'ai trop d'intérêt à ménager cette personne. Je suis forcé de manquer à l'engagement que j'ai pris: en le remplissant, je nuirais trop à ma fortune. Je suis forcé d'user de rigueur envers un débiteur que je plains et qui mérite des égards; mais j'ai besoin de mon argent. Je suis forcé de tromper cet homme dans cette occasion: il seroit trop dangereux de lui dire la vérité. En traitant d'affaires avec mon prochain je suis forcé de suivre une marche, d'imposer des conditions qui répugnent à ma délicatesse, et ne s'accordent pas avec les principes évangéliques; mais en m'y refusant je donnerois à d'autres trop d'avantage: il faut faire comme eux ou renoncer à mon état. Je suis forcé d'interrompre quelquefois l'instruction religieuse de mon enfant ou d'un jeune serviteur; je ne puis me passer de lui dans mes travaux. Je suis forcé de négliger le culte domestique, ou de m'absenter souvent des assemblées religieuses et de violer la loi du sabbat: mes affaires le demandent; mon intérêt l'exige.....

Insensé! qu'osez-vous dire? vos affaires! votre intérêt! Ce qu'une affaire plus pressante, ce qu'un intérêt plus absolu exige de vous, c'est d'obéir au Seigneur; c'est de respecter ses décrets;

c'est de sauver votre âme. Voilà la seule chose nécessaire. Devant cette grande nécessité du salut, toutes ces nécessités prétendues, toutes ces nécessités terrestres doivent fléchir et disparaître.

Il en étoit convaincu, cet Eleazar que de faux amis sollicitoient de faire un acte d'idolâtrie, pour se garantir de la colère d'un prince persécuteur. Ah! leur répondit ce généreux confesseur de la foi de ses pères, en obéissant au prince, en suivant le conseil que vous me donnez, je pourrois peut-être prolonger ma vie de quelques années, mais comment échapperois-je au jugement du Très-Haut? Et qu'y a-t-il de si rigoureux que je ne doive endurer, plutôt que d'encourir sa haine et de renoncer à ses promesses (1)?

Il en étoit convaincu ce grand apôtre qui, se figurant tous les maux, toutes les persécutions auxquelles il pouvoit être exposé, supposant que la tribulation l'accablât de toutes parts, que dans un déchaînement général l'univers se soulevât contre lui, osoit se répondre de lui-même, et s'écrioit avec transport: *Qui me séparera de l'amour que Dieu m'a témoigné en Jésus-Christ? Sera-ce l'affliction, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril,*

(1) 2 Macc. VI.

ou l'épée?.... Mais au milieu de tous ces maux nous demeurons plus que vainqueurs par CELUI qui nous a aimés (1). Ainsi parloit Saint Paul; et d'où lui venoit-elle, cette inébranlable constance? C'est qu'il savoit que son grand intérêt étoit de sauver son âme, en se tenant étroitement attaché au Dieu de son salut.

La vérité dont nous vous avons entretenus, n'étoit pas difficile à prouver. C'est une de ces maximes qui sont un axiome en religion et en morale. Il suffit de l'énoncer pour l'établir. Ce qui est bien moins facile, c'est de la faire pénétrer dans les cœurs; c'est d'en donner le sentiment. Hélas! c'est ici que notre croyance est en opposition avec nos œuvres. En principe, il n'est personne dans le sein de l'église, qui ne reconnoisse la nécessité suprême du salut; mais où sont ceux qui lui donnent le premier rang dans leur conduite?

Les uns s'égarent de bonne foi, avec des intentions droites: en se laissant absorber par les affaires de la vie, ils s'en font, comme Marthe, une obligation véritable, une espèce de devoir. Ils les envisagent comme une nécessité qui les enchaîne. Les soins de leur vocation leur semblent une dispense suffisante et légitime de s'oc-

(1) Rom. VIII, 35—37.

128 LA SEULE CHOSE NÉCESSAIRE.

cuper du ciel. Ils en éprouvent quelques regrets mais, disent-ils, cela nous est impossible.

Je pourrais leur demander si ces occupations, qu'ils nomment devoirs, ne leur sont point imposées, ou du moins ne sont pas étendues et multipliées par l'ambition, l'intérêt, la cupidité, un attachement excessif aux choses de la terre. Je pourrais leur demander si ces devoirs prétendus sont réellement inconciliables avec ceux du salut; si un jour par semaine consacré au repos du Seigneur et à son culte; quelques momens le matin, le soir pour l'implorer, pour lui rendre grâces; une heure de lecture religieuse; quelques élans du cœur, quelques minutes de méditation au milieu même des affaires de la vie nuiraient tant à ces affaires; s'ils ne seroient pas bien dédommagés d'un sacrifice de temps si léger, par la consolation, la douceur, le calme qui en seroit le fruit, par l'exemption de cette humeur inquiète, de cette agitation, de ce trouble que donne la succession non interrompue des soucis et des mouvemens terrestres; s'ils n'en retireroient pas même cet avantage de s'occuper de leur vocation avec plus de liberté d'esprit et de succès; mais je m'en tiens à cette grande idée de mon texte, le salut est *la seule chose nécessaire*. Quoi donc! Entre les soins divers qui se disputent vos

momens, c'est le plus important de tous, c'est le seul vraiment important dont vous vous laisseriez distraire, que vous oseriez sacrifier! Et ce temps qui vous a été donné pour mériter le ciel, vous l'engageriez tout entier au monde avec sécurité! Ah! M. G. F., craignez, craignez que votre âme qui est encore vivante, ne se dessèche insensiblement. Craignez qu'elle ne devienne bientôt toute matérielle, dans cette atmosphère étroite et grossière où vous la retenez comme emprisonnée. La piété n'est pas encore éteinte en vous; vous éprouvez encore quelque attrait, vous sentez encore quelque goût pour les choses du ciel; craignez, craignez de perdre ces dispositions précieuses. *C'est le bon grain qui lève au milieu des épines* (1). Ces épines fatales vont bientôt l'étouffer. Ecoutez la voix de la religion qui vous rappelle. Ecoutez la voix de votre Sauveur. Oui, c'est à vous précisément qu'il s'adresse dans les paroles de mon texte. Il fixe sur vous ses regards expressifs, comme sur la sœur de Lazare. Il vous dit de sa voix pénétrante : *Vous vous inquiétez, vous vous embarrassez de beaucoup de choses. Cependant une seule est nécessaire.*

Mais les personnes qui se laissant absorber

(1) Luc VIII, 7.
Tom. III

130 LA SEULE CHOSE NÉCESSAIRE.

par les soins de la vie, conservent cependant quelque sensibilité pour la religion, ne sont pas les seules auxquelles on doive faire entendre les paroles du Sauveur. Combien d'autres plus coupables, qui semblent avoir perdu jusqu'au souvenir de leur grande destination ! Les principes de la foi, le jugement, le ciel, l'éternité ne sont pour eux qu'un songe presque effacé, des mots vides de sens, qui ne réveillent aucune idée, aucun sentiment. Et comment leur rendre sensible la vérité que je prêche ? Quelle prise me reste-t-il sur leur âme ? En se remplissant des objets de la terre, son intelligence s'obscurcit : elle se ferme aux objets spirituels : *L'homme animal ne comprend point les choses qui sont de l'esprit de Dieu* (1). En proie aux soucis, aux illusions du monde, ils vivent comme dans un brouillard épais, impénétrable aux rayons du jour. Ils sont tels que ces malades dont les yeux semblent ouverts ; qui parlent, agissent, mais qui dans leur délire ne vous entendent point. En vain le ministre de Jésus leur crie : *Réveille toi, dormeur* (2). Les instances les plus pressantes, les apostrophes les plus vives les trouvent sourds et insensibles. Il faudrait pour

(1) 1 Cor. II, 14.

(2) Ephés. V, 14.

les réveiller, la voix puissante de CELUI qui tirera les morts de leurs tombeaux.

Infortunés! Vous ne verrez donc la nécessité de gagner le ciel que quand il sera trop tard, quand vos facultés seront éteintes et vos forces épuisées; quand votre esprit ne pourra plus suivre aucune idée, votre cœur former aucun mouvement; quand votre sang sera glacé, votre langue épaissie, et vos yeux couverts de ténèbres; quand l'ange de la mort saisira votre âme pour la conduire dans les régions redoutables du monde à venir!

Répondez-moi. Vous avez été précédés dans la carrière par des hommes qui vivoient comme vous, tout entiers au présent, tout occupés de la terre. Ils ne sont plus; à quoi leur servent maintenant tant d'activité, tant d'efforts qu'ils déploierent pour s'enrichir? Que leur destinée seroit différente, si cette activité, si ces efforts avoient eu Dieu pour objet! O si je pouvois évoquer leurs ombres et les faire comparoître devant vous, quelles leçons terribles ils vous adresseroient! Quels lugubres accens ils vous feroient entendre! O folie des sages du siècle! Ils se consomment pour amasser des biens périssables. Ils s'applaudissent de leur industrie, de leur prévoyance, et ils perdent leur âme! leur âme plus

132 LA SEULE CHOSE NÉCESSAIRE.

précieuse que l'univers! leur âme dont Jésus a dit : *Que serviroit-il à l'homme de gagner le monde entier, s'il perdoit son âme* (1)? N'en doutez pas, chrétiens! pour trouver en Dieu sa félicité dans le ciel, il faut avoir pris l'habitude de s'occuper de lui sur la terre. Il faut n'avoir pas étouffé cet instinct délicieux et sublime qui porte la créature à s'unir au Créateur : il faut l'avoir nourri, fortifié. Mais quel sort que celui d'un infortuné qui n'a existé que pour les objets de la terre, et qui se voit transporté pour toujours dans un monde vide de ces objets! dans un monde plein de Dieu, de ce Dieu hors duquel il a vécu, et avec qui il n'est plus capable de s'unir! Et ce sort pourroit être un jour le nôtre! Et nous n'y penserions pas avec terreur!

O qui me donnera une voix assez forte pour faire retentir jusqu'au fond des cœurs ces paroles de mon Maître : *Une seule chose est nécessaire!* O homme! tes années s'enfuient; ta vie s'écoule comme un torrent, avec une effrayante rapidité. Tu étois naguère un foible enfant; peu après la jeunesse a coloré ton visage; maintenant il est déjà flétri par la main du temps; encore un instant et tu seras couché dans le tombeau, et ton

(1) Matt. XVI, 26.

âme te sera redemandée. Seule immortelle , seule impérissable , cette âme survivra à la poudre de ton corps. Elle demeurera sur les ruines de l'univers. C'est là ton vrai bien , ton seul bien : songe donc à la sauver. Voilà ta plus grande , voilà ta seule affaire.

Mais c'est en vain que je presse , que j'exhorte , que je m'agite , que je cherche de toutes parts un moyen de rendre cette vérité sensible. Sans ta grâce , o mon Dieu , que sont mes foibles discours ? Que peut la parole de l'homme sur des esprits enchantés de l'amour du monde ? C'est à toi seul qu'il appartient de désabuser les cœurs. Touche-les à salut dans cet instant. Pénètre-les du profond sentiment de la nécessité de gagner le ciel. Dessille nos yeux afin que nous voyions cette éternité qui est là , au bout de la carrière ; cette éternité qui nous attend ; cette éternité qui chaque jour ouvre ses portes redoutables à quelques-uns de nous , et qui bientôt nous engloutira nous-mêmes. Que ce grand objet fixe nos regards. Que tes bienfaits , tes perfections divines embrassent nos cœurs , captivent nos affections , absorbent nos désirs. Garde toi-même nos âmes. Fais-nous la grâce de ne chercher ici-bas que Toi , afin de vivre éternellement avec Toi. Ainsi soit-il.